HAL
open science

La promesse de Virgile. Les historiens, la Guerre Froide et l'“ empire américain ”

Alexandre Rios-Bordes

▶ To cite this version:

Alexandre Rios-Bordes. La promesse de Virgile. Les historiens, la Guerre Froide et l'“ empire américain ”. Hypothèses, 2008, 11 (1), 10.3917/hyp.071.0265 . hal-01753953

HAL Id: hal-01753953
https://hal.science/hal-01753953

Submitted on 29 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

LA PROMESSE DE VIRGILE

Les historiens, la Guerre Froide et l'« empire américain »

Alexandre Rios-Bordes

Éditions de la Sorbonne | « Hypothèses »

2008/1 11 | pages 265 à 274

ISSN 1298-6216
ISBN 2859446017

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1-page-265.htm

Pour citer cet article :

Alexandre Rios-Bordes, « La promesse de Virgile. Les historiens, la Guerre Froide et l'« empire américain » », *Hypothèses* 2008/1 (11), p. 265-274.
DOI 10.3917/hyp.071.0265

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Sorbonne.
© Éditions de la Sorbonne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

La promesse de Virgile

Les historiens, la Guerre Froide et l'« empire américain »

Alexandre RIOS-BORDES *

« Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers ;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers ;
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde ;
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde. »
Virgile, *Enéide*, VI, 851

Existe-t-il un « empire américain » ? Depuis quelques années, en raison de l'interventionnisme des États-Unis, historiens, politistes, théoriciens des relations internationales, essayistes et journalistes se sont de nouveau emparés du vocable pour expliquer, dévoiler, dénoncer le sens de la politique étrangère américaine[1]. Si la généalogie de la puissance plonge parfois ses racines loin dans le passé, un large consensus règne quant à ses origines immédiates : au milieu des années 1940, sur les dépouilles d'un multilatéralisme onusien mort-né, dans un système international défini par la confrontation de deux superpuissances, l'Union Soviétique et les États-Unis se partagent le globe en sphères d'influence au sein desquelles ils maintiennent un ordre stable et favorable à leurs intérêts. L'Amérique hérite d'une supériorité militaire évidente, tant conventionnelle que nucléaire ; elle jouit d'un *leadership* occidental incontestable, inscrit dans les traités d'alliances ; elle pèse d'un poids économique, commercial et financier considérable ; elle offre un modèle social et culturel attractif, diffusé au reste du monde ; elle représente l'alternative idéologique au socialisme soviétique : la démocratie libérale capitaliste. La puissance ne va certes pas sans

* Prépare une thèse d'histoire à l'EHESS sur *L'émergence de l'État secret aux États-Unis (1917-1941)*, sous la direction de François Weil.

1. I.H. DAALDER et J.M. LINDSAY, « American empire, not "if" but "what kind" », *New York Times*, 10 mai 2003, p. 9.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

contestation, sans résistance, sans limite, ni même sans déclin presque immédiat, mais les signes du gouvernement du monde l'emportent – du moins sur une partie du monde[2]. Les États-Unis, seuls capables à l'Ouest d'imposer leurs volontés, de structurer un système-monde, d'incarner l'universel, fonctionneraient comme les empires du passé, accomplissant la promesse de la Rome de Virgile.

Il n'est, dès lors, guère surprenant que la notion d'« empire » ait occupé une place centrale dans la volonté de donner un sens à cette situation particulièrement favorable, ce qui a provoqué nombre de controverses d'autant plus fortes que cette nation rejette, depuis le second XIXe siècle, le statut d'empire comme contraire à sa raison d'être. L'objet de cette réflexion n'est pas de s'interroger sur l'existence effective d'un « empire américain », mais sur la manière dont la notion d'« empire » a été mobilisée par les historiens des relations internationales pour qualifier l'hégémonie américaine du second XXe siècle. Il ne s'agit pas de rendre compte de leurs approches conceptuelles – d'ailleurs souvent floues – pas plus que d'épuiser les schémas interprétatifs de la Guerre Froide, mais de s'intéresser à ceux qui ont fait de l'empire un paradigme central, comme aux enjeux idéologiques qu'ont recouverts l'introduction et l'interprétation du vocable dans l'analyse de la superpuissance. Le monde feutré de l'histoire des relations internationales n'a pas échappé à la charge idéologique qui pèse sur la qualification de la position américaine au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans un mouvement de balancier dialectique typique du fonctionnement de l'historiographie américaine. Dans cette alternance conflictuelle, l'empire, objet et moyen des controverses, a joué un rôle tout à fait singulier[3].

La première interprétation dominante, qui émerge au lendemain du conflit, est le fait d'une génération d'historiens marqués par l'échec de l'isolationnisme de l'entre-deux guerres, pour lesquels les États-Unis n'héritent pas d'un empire, mais d'une responsabilité historique : la survie du monde libre. Leur analyse « réaliste » reflète largement la position exprimée par les responsables politiques comme Harry Truman, James Byrnes, Dean Acheson et George F. Kennan. Les publications successives de mémoires et journaux intimes fixent peu ou prou la même séquence d'événements, de la volonté américaine de collaborer avec l'allié du Kremlin

2. J. VAÏSSE, « L'empire américain : l'éternel déclin », dans ID., *Naissance et mort des empires*, Paris, 2005, p. 155-164.
3. C. FOHLEN, J. HEFFER et F. WEIL, *Canada et États-Unis depuis 1770*, Paris, 1997, p. 237-248 ; P. NOVICK, *That Noble Dream. The "Objectivity Question" and the American Historical Profession*, New York, 1988, p. 305-309, 445-457 ; E. CRAPOL, « Some reflections on the historiography of the Cold War », *The History Teacher*, 20-2, (février 1987), p. 251-262.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

jusqu'à la rupture inévitable provoquée par l'expansionnisme soviétique. Cette vision influence nombre de ces historiens, comme Herbert Freis, Thomas A. Bailey, Louis J. Halle ou William L. Langer, certains collaborant d'ailleurs directement au sein de ministères ou d'agences gouvernementales. Leur schéma est simple : le monde est divisé en deux camps ; l'Amérique doit assumer la défense de la démocratie et de la liberté ; elle n'aspire ni à une extension territoriale ni à l'établissement d'une sphère d'influence. L'impérialisme soviétique contraint le pays à assumer ses responsabilités, à renoncer définitivement à l'isolationnisme, à se départir de son innocence passée. La chronique de l'histoire récente est passée au filtre des préoccupations du moment, et la Guerre Froide s'inscrit en continuité avec la lutte contre le nazisme : la fin des années 1930 et la guerre correspondent à « l'émergence torturée des États-Unis d'Amérique comme *leader* des forces de lumière dans un conflit mondial qui ne s'est guère affaibli et reste indécis »[4]. Pour cette génération, l'engagement dans le conflit global contre l'URSS n'est que « la réponse courageuse et indispensable d'hommes libres à l'agression communiste »[5]. Il n'est pas jusqu'à l'expansionnisme fin-de-siècle – « bref moment de ferveur impériale », pour Foster Rhea Dulles, véritable « aberration » pour Samuel F. Bemis – qui ne fasse l'objet d'une réinterprétation sous un jour plus favorable. Quant à la politique latino-américaine des États-Unis, elle entre dans un schéma patriotique qui n'admet que de rares erreurs de parcours, telle la prise du canal de Panama, au point, par exemple, de faire de la *dollar diplomacy* une politique « essentiellement anti-impérialiste », signe d'un « impérialisme doux », voire d'un « impérialisme contre l'impérialisme »[6]. Ce fut d'ailleurs « une tragédie pour le monde comme pour l'Amérique que l'immense puissance des États-Unis n'ait pu être d'une manière ou d'une autre mobilisée efficacement pour la défense de la paix et de la liberté, sans que l'humanité doive d'abord subir toute la sauvagerie et la cruauté de la guerre totale »[7]. Anti-impérialisme traditionnel, reconnaissance désintéressée de responsabilités internationales, défense du monde libre contre les impérialismes totalitaires : tel est le vocabulaire qui irrigue, au début des années 1960, l'analyse orthodoxe de l'émergence de la puissance américaine.

La nature profondément idéologique du propos affleure parfois plus nettement encore, pour faire de la Guerre Froide une confrontation de

4. W.L. LANGER et S.E. GLEASON, *The Challenge to Isolation, 1937-1940*, p. XIV. Cité dans P. NOVICK, *That Noble Dream*, *op. cit.*, p. 305.
5. A. SCHLESINGER Jr., « Origins of the Cold War », *Foreign Affairs*, 46 (1967), p. 23.
6. S.F. BEMIS, *The Latin-American Policy of the United States. An Historical Interpretation*, New York, 1943, p. 386.
7. F.R. DULLES, *The Imperial Years*, New York, 1956, p. 313 ; ID., *America's Rise to World Power, 1898-1954*, New York, 1955, p. XIII-XVIII, 280-282.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

valeurs et de la puissance américaine un fardeau moral. Dans un discours à l'*American Historical Association* en décembre 1961, Samuel F. Bemis, s'interrogeant sur l'utilité de l'histoire des relations internationales comme répertoire d'expériences pour l'Amérique, se réfère à la Déclaration d'Indépendance, pour rappeler que la liberté est « la *raison d'être* de [la] nation », un héritage qu'il s'agit de préserver dans une configuration internationale qui la confronte à « un nouvel impérialisme rouge ». L'entrée dans l'âge atomique, le vide laissé par l'effondrement des empires coloniaux et l'émergence des puissances communistes en Eurasie établissent un équilibre global de la terreur entre « la liberté et l'esclavage ». Les bienfaits des droits fondamentaux et de la liberté « que les États-Unis ont incarné à travers leur histoire » doivent être défendus à travers le monde, face à un « système [...] de colonisation, qui s'étend désormais à l'hémisphère occidental au mépris de la doctrine Monroe ». Il met en garde ses collègues contre les dangers d'une « névrose nationale » qui consisterait à s'apitoyer sur les errements du passé, à s'interroger « sur ce qui ne va pas chez soi » plutôt que sur les périls extérieurs qui menacent la liberté. L'abus d'autocritique affaiblit un peuple comme elle affaiblit l'individu, explique-t-il, alors même qu'il est confronté « à la sévère discipline et à la contrainte tyrannique de peuples soumis qui renforcent les forces agressives [d'un] adversaire malfaisant »[8]. La pénétration des anxiétés de Guerre Froide dans le discours historien est presque transparente dans un discours qui, s'il ne reflète pas entièrement la posture moyenne de la profession, donne à entendre la tonalité morale de l'analyse dominante. En 1967, tandis que s'étiole son emprise, Arthur Schlesinger Jr. défend encore une vision comparable – si moins emphatique – qui confronte l'universalisme de l'écrasante majorité des décideurs américains, ancré dans une longue tradition légale et morale, à l'intransigeance idéologique léniniste, à la dynamique du régime totalitaire soviétique et à la folie de son chef.

> « Alors que la Guerre Froide a commencé de perdre sa pureté de définition, alors que les absolus moraux des années cinquante sont devenus les clichés moralisateurs des années soixante, certains ont commencé à demander si [...] des politiques plus prudentes et raisonnables n'auraient pu guider les énergies de l'homme des périls du conflit vers les potentialités de la collaboration. »[9]

Ce serait ne pas comprendre l'altérité profonde du totalitarisme soviétique qui ne pouvait que conduire à une confrontation dont il porte la responsabilité.

8. S.F. BEMIS,, « American foreign policy and the blessings of liberty », *The American Historical Review*, LXVII-2 (janvier 1962), p. 291-305.
9. A. SCHLESINGER Jr., « Origins of the Cold War », art. cité, p. 22-52.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

Ces rappels à l'ordre académiques, aux saveurs moralisatrices, répondent en fait à l'influence croissante d'une génération dite « révisionniste » qui émerge dans les années 1960, dans le sillage de William Appleman Williams et de ses disciples de l'école du Wisconsin, Walter LaFeber, Lloyd Gardner ou Thomas McCormick. Ces historiens proposent une profonde réévaluation critique des mobiles et de la nature de la puissance américaine qui met au centre de la réflexion la notion d'empire. Dans son ouvrage fondateur, *The Tragedy of American Diplomacy*, Williams fait de la politique de la « porte ouverte » un programme d'expansion, mené sous l'influence d'intérêts industriels en recherche constante de nouveaux marchés. Loin de constituer un moment isolé, l'expérience du tournant du siècle dévoile au contraire le sens profond de la politique internationale américaine. Écartant l'isolationnisme comme un stéréotype trompeur, il dévoile la construction unilatérale d'un « empire économique et idéologique », mis au service d'intérêts commerciaux dont dépend la survie du capitalisme. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les responsables politiques ont confondu l'internationalisme et la sécurité collective avec un système organisé contre l'Union Soviétique dans lequel les États-Unis exercent une « autorité étendue sur d'autres zones du monde » abandonnées aux portes du progrès économique. Cette négation des idéaux américains conduit à un échec « réaliste, autant qu'idéologique et moral » qui confronte le pays aux « dilemmes traditionnels de l'empire », entre « corruption définitive du rêve américain » et redéfinition de son rapport au reste du monde[10].

Cette analyse est explorée, déplacée, amendée par une série de travaux dont le succès est assuré par le contexte politique des années 1960-1970, la guerre du Vietnam et la méfiance croissante à l'égard des gouvernants. La construction de l'empire devient le facteur matriciel de compréhension de la politique étrangère sur trois siècles : « Le problème central de l'histoire américaine est d'expliquer le procès ou développement, et donc la présente nature, de l'empire américain ». Il s'agit de comprendre comment cette nation est parvenue à « encercler le globe avec des milliards de dollars de capitaux et des dizaines de bases militaires », mais aussi d'expliquer « comment la conviction de John Winthrop et Thomas Jefferson que les Américains étaient vraiment le Peuple Élu a conduit au massacre de milliers de civils vietnamiens par des bombardements aveugles dans les années 1970 »[11]. Là encore, la définition de la puissance est explicitement liée à

10. W.A. WILLIAMS, *The Tragedy of American Diplomacy*, New York-Cleveland, 1959, p. 13-20, 199-203.
11. L.C. GARDNER, W.F. LAFEBER et T.J. MCCORMICK, *Creation of The American Empire. U.S. Diplomatic History*, Chicago, 1973, p. XV-XVII.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

l'évaluation morale de l'expérience américaine. Mais c'est bien une lecture négative qui traverse la plupart de ces écrits, autour de la chronique des conséquences néfastes de l'*hubris* impérial, de la concentration exécutive du pouvoir à l'intérieur – ce qu'on appelle alors la « présidence impériale »[12] – à l'impact des conflits à l'extérieur[13]. L'explication réside essentiellement dans l'interaction « entre l'idéologie et les élites politico-économiques qui ont façonné les politiques américaines »[14]. C'est le cœur de l'analyse de travaux révisionnistes qui renouent, pour partie, avec les conceptions des historiens progressistes d'inspiration beardienne : pour comprendre la diplomatie américaine, il faut se tourner vers les hommes d'affaires, les fermiers, les missionnaires qui avancent leurs intérêts et influent sur les choix des décideurs, car ce sont eux qui ont fait des États-Unis une puissance structurellement impériale[15]. Le trait est plus net encore chez les historiens de la Nouvelle Gauche d'inspiration marxiste, tel Joyce et Gabriel Kolko, pour lesquels la première décennie de l'après-guerre, « microcosme » de la Guerre Froide, doit être comprise au prisme d'une tentative de restructuration et d'intégration du monde au profit des intérêts commerciaux des *businessmen*. « Ce sont les intérêts expansionnistes du capitalisme américain comme économie aux besoins structurels spécifiques qui guident la définition de la politique économique extérieure, et le rôle et les besoins globaux des États-Unis. »[16]

C'est cette volonté expansionniste, inscrite au plus profond du système économique et de la psyché nationale, qu'il faut dévoiler par une démarche critique explicitement militante. « Il y a eu bien des moments dans notre histoire où être un Américain au vrai sens du terme a impliqué d'être critique à l'égard de ce que le gouvernement et ses défenseurs affirmaient et défendaient comme une pensée et une action américaine. Chacun de ces historiens [LaFeber, Van Alstyne, Crapol, Gardner] remet en question une partie de l'image conventionnelle, rassurante de nous-mêmes », écrit Williams en 1972.

> « L'essence des relations extérieures américaines est si évidente qu'elle a été souvent ignorée ou éludée [...]. [P]eu d'historiens ont traité la réalité

12. A. SCHLESINGER Jr., *The Imperial Presidency*, New York, 2004, p. XXV-XVIII (1re éd. 1973).
13. W.F. LAFEBER, *The American Age. United States Foreign Policy at Home and Abroad since 1750*, New York, 1989, p. XIX-XX.
14. L.C. GARDNER, W.F. LAFEBER et T.J. McCORMICK, *Creation*, *op. cit.*
15. W.A. WILLIAMS, *The Roots of the Modern American Empire. A Study of the Growth and Shaping of Social Consciousness in a Marketplace Society*, New York, 1969 ; W.F. LAFEBER, *The New Empire. An Interpretation of American Expansion, 1860-1898*, New York, 1963.
16. J. et G. KOLKO, *The Limits of Power. The World and United States Foreign Policy, 1945-1954*, New York, 1972, p. 8.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

> comme une réalité. Rejetant un thème, ils n'ont eu d'autre choix que d'errer dans les limbes du paradoxe [...]. Tous ont écrit, bon gré mal gré ou avec le genre d'*a priori* qui claque la porte à la vérité, que l'empire américain a grandit comme Topsy. Les *Pentagon Papers* ont mis fin à ces absurdités. »[17]

Les révélations sur les mobiles véritables de l'intervention en Asie du Sud-Est démontrent que la construction de l'« empire » a bien été affaire de choix, d'arbitrages, d'options dont certains ont conduit à la Guerre Froide. « La seule manière possible d'éviter une confrontation directe était d'être scrupuleusement honnête et ouvert dans les relations avec les Soviétiques, de modérer les attentes et objectifs grandioses de l'Amérique et de négocier une délimitation claire de sphères d'intérêts incluant une forme d'aide économique aux Russes. »[18] Les États-Unis, mus une fois de plus par l'« impérialisme », porte une responsabilité morale décisive dans la structuration conflictuelle du monde d'après-guerre.

Tandis que le « révisionnisme » semble dominer le champ de l'histoire des relations internationales, que l'« empire » fait désormais figure de concept-clef dans la généalogie critique de la superpuissance américaine, que cette interprétation est, de l'aveu même de ses auteurs, « non seulement à la mode, mais, malheureusement, *liberal chic*[19], les années 1980 et 1990 sont marquées par un retour au moins partiel au paradigme moral orthodoxe. L'« empire », bien installé dans le vocabulaire analytique de la puissance[20], est mobilisé pour nourrir une « critique de la critique ». Dès 1972, John L. Gaddis s'est attaqué aux révisionnistes en mettant en cause leur déterminisme économique étroit et en insistant sur les multiples contraintes politiques internes qui expliquent les choix des décideurs américains[21]. À cette remise en cause encore modérée qui partage les torts, s'ajoutent bientôt nombre de travaux qui affaiblissent le cœur de la lecture révisionniste en niant que la poursuite rationnelle d'intérêts nationaux puisse expliquer la politique étrangère des États-Unis dans les années 1940-1950. À partir des

17. *From Colony to Empire. Essays in the History of American Foreign Relations*, W.A. WILLIAMS dir., New York, 1972, p. 2, 476. « Topsy » est un éléphant du cirque de Coney Island qui tua trois personnes en l'espace de quelques mois, ce qui lui valut d'être électrocuté par Thomas Edison en janvier 1903.
18. W.A. WILLIAMS, *Empire as a Way of Life. An Essay on the Causes and Character of America's Predicament Along with a Few Thoughts About an Alternative*, New York, 1980, p. 59.
19. L.C. GARDNER, W.F. LAFEBER et T.J. MCCORMICK, *Creation*, *op. cit.*, p. XVII.
20. E.S. ROSENBERG, « The Empire strikes back », *Reviews in American History*, 16-4 (décembre 1988), p. 585-590.
21. J.L.GADDIS, *The United States and the Origins of the Cold War, 1941-1947*, New York, 1972, p. 353-361.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

années 1980, celui qui fait figure de chef de file de l'école « post-révisionniste », se saisit de l'idée d'un « empire américain » pour décrire un empire défensif, créé par les gouvernements qui en appellent aux États-Unis par crainte de l'expansionnisme soviétique[22]. Il est notamment influencé par les travaux de l'historien norvégien Gerd Lundestad qui, parmi d'autres, étudie les dynamiques locales de la politique extérieure américaine et conclut à l'existence en Europe occidentale d'un « empire par invitation », suscité plus que subi par les forces locales[23]. Pour Gaddis, les décideurs ont dans un premier temps sincèrement cherché à construire diplomatiquement un ordre international fondé sur les principes d'auto-détermination, de libre-échange et de sécurité collective. « À nul autre moment dans l'histoire de la Guerre Froide, il n'y aura de correspondance plus proche entre les impératifs [...] de sécurité et la morale ». Mais les choses se compliquent rapidement, et la stratégie d'endiguement impose des compromis moraux, notamment un interventionnisme en temps de paix synonyme de création de sphères d'influence. Ce relativisme moral, consistant pour « des hommes aux bonnes intentions » à « tolérer des actes funestes dans [leur] quête du bien », a dans l'ensemble porté ses fruits : la Guerre Froide n'a pas subverti les formes démocratiques du système américain, et le monde, y compris l'Union Soviétique, a finalement rejeté l'autoritarisme[24]. L'émergence de l'« empire américain », en somme, se justifie par la défense de la liberté et de la démocratie, quand bien même elle a nécessité quelques entorses à ces mêmes idéaux.

La fin de la Guerre Froide, c'est-à-dire l'effondrement de l'ennemi soviétique et la « victoire » étasunienne, ne pouvait manquer de reconfigurer les interprétations. En 1992, lors de son discours à la *Society for Historians of American Foreign Relations*, Gaddis s'engage plus clairement encore sur le terrain moral. Renouant avec les accents patriotiques de Samuel Bemis trente ans plus tôt, il dénonce la tendance à l'« équivalence morale » qui découle des théories réalistes des relations internationales et en appelle à la rupture avec la vision tragique de l'histoire américaine devenue selon lui une nouvelle orthodoxie. Si le XXe siècle est marqué par les expériences autoritaires (Reich hitlérien, Russie stalinienne, Chine maoïste), le rôle des États-Unis est celui de la résistance aux régimes d'oppression. Les peuples libérés du communisme ne reconnaissent-il pas en l'ex-Union Soviétique l'« empire du mal » dénoncé par Ronald Reagan ? « Nous devons retrouver

22. J.L. GADDIS, « The emerging postrevisionist synthesis on the origins of the Cold War », *Diplomatic History*, 7-3 (1983), p. 171-190.
23. G. LUNDESTAD, *The American "Empire" and Other Studies of US Foreign Policy in a Comparative Perspective*, Oxford, 1990, p. 54-62.
24. J.L. GADDIS, *The United States and the Cold War. Implications, Reconsiderations, Provocations*, New York, 1992, p. 47-86 (1re éd. 1985).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

le sens de ce qu'est vraiment, dans ce monde moins-que-parfait, une tragédie. Ce qui veut dire comparer la tragédie américaine avec celles qui l'ont entourée. »[25] Cette « nouvelle histoire de la Guerre Froide », qu'il appelle de ses vœux, a pour hypothèse centrale la division du monde en deux empires antithétiques, avec leurs sphères d'influence et leurs projets universels, que sépare une asymétrie fondamentale sur le terrain moral. L'historien doit distinguer l'hégémonie souhaitée – l' « empire par invitation » – et l'oppression subie, quand « bien des gens voyaient à l'époque dans la Guerre Froide une compétition entre le bien et le mal ». Peut-être la démocratie a-t-elle aussi démontrée sa capacité intrinsèquement supérieure à maintenir des coalitions, tandis que le marxisme-léninisme n'a sans doute su produire qu'un autoritarisme romantique par nature irréaliste[26].

> « Au final, il nous faut peut-être redécouvrir une très vieille idée : qu'il existe des choses comme le bien et le mal dans l'histoire, et qu'une part de notre travail d'historien n'est pas seulement de les reconnaître quand nous les voyons, mais d'établir des critères plus explicites pour faire de telles distinctions *a priori*. »[27]

S'il est difficile d'évaluer l'impact de cette tentative d'orientation idéologique, force est de constater qu'elle a provoqué une résistance certaine. Bruce Cumings a ouvert un très vif débat en dénonçant ce retour post-révisionniste à « l'orthodoxie plus les archives », fondé sur une lecture morale plus qu'historique[28]. D'autres, tel Melvyn Leffler, se sont méfié du « triomphalisme moral », ont réfuté le « regard héroïque sur la noblesse américaine au début de la Guerre Froide », ont abordé avec prudence le poids de variables comme la « liberté »[29]. Ainsi les décisions initiales des dirigeants américains ne s'expliquent-elles pas par une volonté de domination impériale, mais par la recherche de la prépondérance dans un monde favorable aux intérêts américains, mobilisé pour résister au communisme, prêt à remporter une éventuelle confrontation[30]. On a pu croire un temps le vocable impérial destiné à céder définitivement la place à

25. J.L. GADDIS, « The tragedy of Cold War history : reflections on revisionism », *Foreign Affairs*, 73-1 (janvier-février 1994), p. 142-154.
26. ID., *We Know Now. Rethinking Cold War History*, New York, 1997, p. 281-295.
27. ID., « On moral equivalency and Cold War history », *Ethics and International Affairs*, 10-1 (1996), p. 131-148.
28. B. CUMINGS, « "Revising postrevisionism", or the poverty of theory in diplomatic history », dans *America in the World. The Historiography of American Foreign Relations since 1941*, M.J. HOGAN dir., Cambridge, 1995, p. 20-62.
29. M.P. LEFFLER, « New approaches, old interpretations, and prospective reconfigurations », dans *America in the World, op. cit.*, p. 63-92.
30. M.P. LEFFLER, *A Preponderance of Power. National Security, the Truman Administration, and the Cold War*, Stanford, 1992, p. 15-19.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne

des concepts moins polémiques, mais l'interventionnisme récent s'est chargé de réactiver le débat. Comme le note Charles Maier :

> « Depuis le 11 septembre [...], l'idée de l'empire américain est de retour. Certains commentateurs aspirent à l'empire ; d'autres avancent qu'il est inévitable et encouragent les Américains à faire face à ce fardeau ; d'autres encore le condamnent catégoriquement. Peut-on avoir un empire, pour le dire clairement, sans Abu Ghraib ? [...] S'il doit y avoir des empires dans le monde, il est préférable de faire que les États-Unis reste l'un d'entre eux, [car] l'Amérique a émergé avec la prépondérance dont elle profite aujourd'hui parce que le pays s'est opposé aux candidats à l'empire totalitaire. »[31]

Un éditeur a, de son côté, lancé un « American Empire Project » de tendance critique, qui publie entre autres les ouvrages de Chalmers Johnson et d'Howard Zinn. C'est dire la persistante séduction qu'exerce la notion d'empire sur un certain milieu universitaire et intellectuel[32].

Au-delà des dynamiques propres au champ universitaire, ce bref parcours historiographique invite à proposer trois conclusions provisoires. La mobilisation de l'impérialité pour qualifier l'hégémonie américaine entretient un rapport dialectique très fort avec la situation internationale des États-Unis. Autrement dit, l'« empire » affleure lorsque la situation internationale invite à la critique et, plus rarement, aux éloges. De fait, le vocable est intimement lié à des postures idéologiques marquées – dont les attendus se révèlent divergents – car le constat de l'existence d'un « empire américain » ne saurait être tout à fait neutre, qui connote *a priori* négativement l'exercice de la puissance (conquête, violence, domination). Enfin, chez la plupart des auteurs, l'empire joue moins comme paradigme interprétatif que comme métaphore structurante du discours. L'« empire » est alors moins un concept au sens strict qu'un moyen rhétorique qui donne du *sens* en dévoilant la nature profonde de la puissance et, au-delà, de la valeur morale de l'expérience américaine, entre « empire du bien » et « tragédie » de la puissance.

31. C.S. MAIER, *Among Empires. American Ascendancy and Its Predecessors*, Cambridge, 2006, p. 2, 14.
32. C. JOHNSON, *The Sorrows of Empire. Militarism, Secrecy, and the End of the Republic*, New York, 2004 ; H. ZINN, *A People's History of* American Empire. *A Graphic Adaptation*, New York, 2008.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 90.92.96.208 - 29/03/2018 20h30. © Éditions de la Sorbonne